CHRISTOPHE LE ROND,

COMÉDIE EN UN ACTE;

PAR M. DORVIGNY.

Représentée, pour la premiere fois, à Paris, sur le Théâtre des VARIÉTÉS AMUSANTES, *le 2 Janvier 1782.*



A LONDRES,

Et se trouve A PARIS,

Chez CAILLEAU, Imprimeur-Libraire, rue Saint-Severin.

M. DCC. LXXXII.

PRÉFACE.

AH ! de la Morale ! a-t-on dit la première fois que l'on a entendu cette Piece ! Ah ! la belle idée ! & ſur tout comme c'eſt bien placé !.... *Sur un Théâtre de Foire ! Aux Variétés !* Et pourquoi pas? Meſſieurs, juſtifions notre Titre : Un PEU DE TOUT. N'avons-nous pas donné jadis de *la Janoterie ?* C'étoit trop bas, alors ; trop trivial, diſoit-on. La Critique eſt ſi ſubtile ! ſi éveillée ! Rien ne lui échappe.. Tout en y venant, tout en s'y diſputant les places, on crioit HARO ſur l'Auteur & ſur l'Ouvrage.... On y vient encore, & l'on y crie encore de même. Or, pour faire diverſion ; pour contenter ces Difficiles, on a imaginé un autre genre. Eh bien ! a-t-on déſarmé la Critique ? A-t-on appaiſé la Malignité? Non. Le premier ton étoit trop bas, le ſecond, dit-on, eſt trop relevé... Une choſe me conſole. Dans ma premiere Piece, j'ai écrit pour les Gens gais... Il y en avoit beaucoup. Dans ma ſeconde, j'ai écrit pour les Gens honnêtes ; il n'y en a pas moins : & ces deux claſſes eſtimables me dédommagent des criailleries de la troiſième, c'eſt-à-dire, la SATYRIQUE, qui ſûrement n'eſt pas la moindre, mais qui heureuſement n'eſt pas la plus conſidérable ; ou du moins, la plus conſidérée.

En donnant au Public CHRISTOPHE LE ROND, j'ai été flatté & échauffé par l'idée de mettre au Théâtre un Caractere qui n'y étoit pas encore traité, & qui manquoit aux réflexions, aux obſervations des bons cœurs, des Gens droits. Ils pourront ſentir en eux-mêmes une extenſion plus grande, que je n'ai pu donner à mon Perſonnage. Ils en jouiront intérieurement, en me plaignant de n'avoir pas eu mes coudées franches, & d'avoir été obligé de reſſerrer en un court eſpace & dans des bornes trop limitées, un ſujet qui pouvoit donner matiere à une Piece plus conſéquente, tant pour les mœurs que pour nos plaiſirs.

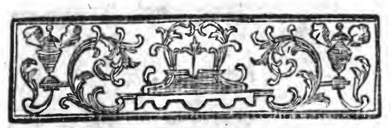
Si les Envieux (il y en a preſque toujours) continuent à m'attaquer, je me conſolerai des efforts qu'ils feront pour me détruire, en penſant que je n'en ſuis l'objet, que je ne ſuis en but à leurs attaques, que pour avoir eſſayé de peindre, même d'après mon cœur, un être raiſonnable auquel tout honnête homme devroit être flatté de reſſembler.

Comme on ne ſe corrige, comme on ne ſe refont pas ſi vîte, les Méchans continueront, ſans doute, toujours à mordre... Eh bien CHRISTOPHE LE ROND, de même, s'en tiendra toujours à dire:

QU'EST-CE QUE CELA ME FAIT?

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHRISTOPHE LE ROND.	*M. Dorvigny.*
Madame LE ROND.	*Mlle. Le Prieur.*
M. DUMONT Pere, *Ami de Christophe le Rond.*	*M. Dobigny.*
DUMONT Fils.	*M. Corse.*
LUCAS, *Jardinier.*	*M. Beaulieu.*
CLAUDINE, *Servante de Madame le Rond.*	*Mlle. Destrées.*
UN DOMESTIQUE.	

La Scène est à la Campagne de Christophe le Rond.



CHRISTOPHE LE ROND, COMÉDIE.

Le Théâtre repréſente un Sallon.

SCENE PREMIERE.

Madame LEROND, DUMONT pere.

M. DUMONT.

COMMENT, Madame le Rond, vous avez le cœur de refuſer votre conſentement à un mariage qui feroit le bonheur de nos deux familles.

Madame LEROND.

J'en ſuis fâchée, Monſieur ; mais cette affaire ne peut avoir lieu.

M. DUMONT.

Comment ! Madame, ne peut avoir lieu ! Mais ſongez donc que j'ai la parole de Monſieur votre époux, que je ſuis ſon ami & le vôtre depuis vingt ans, & que ſûrement il ſera piqué de ſavoir que votre refus ait fait manquer une affaire qui lui tient au cœur auſſi fort qu'à moi.

Madame LE ROND.

Lui ! prendre une affaire à cœur ! Lui ! être

très-piqué ! Ah ! Monfieur, pour un ami de vingt ans, vous connoiffez bien peu fon caractere ! Vous devriez favoir que Monfieur Chriftophe le Rond, mon cher époux, eft l'homme le plus infouciant de la nature, & fur-tout le plus difficile à fâcher.

M. DUMONT.

Je fais Madame, qu'il a un caractere excellent & très-doux, ... mais je fais auffi qu'il eft plein d'honneur, & que. . . .

Madame LE ROND.

Eh bien, Monfieur, puifque vous favez tant de chofes, vous devriez favoir auffi que j'en fais tout ce que je veux; qu'en fait de ménage, fur-tout, c'eft moi feule qui le gouverne; & qu'en général, vous qui connoiffez les affaires, quand on en veut faire réuffir une, il faut commencer par s'adreffer à la femme.

M. DUMONT.

Madame, je ne favois pas fuivant quelle coutume....

Madame LE ROND.

Suivant celle de Paris, Monfieur; c'eft celle de toutes les femmes.

M. DUMONT.

Eh bien, pardon, Madame; une autre fois je m'y conformerai.

Madame LE ROND.

Soit pour un autre fois; mais pour celle-ci, il eft trop tard.

M. DUMONT.

Madame, je ne regarde pas cela comme vous; & fi doux que foit votre mari, je fuis perfuadé que cette nouvelle-là va pourtant l'irriter contre vous.... je crains même de la lui annoncer.

Madame LE ROND.

Non, ne craignez rien : ne vous gênez pas. Peignez-lui mon refus avec les couleurs les plus noires, & je vous garantis encore la plus belle tranquillité de fa part.

M. DUMONT.

J'ai peine à le croire ; j'ai vécu avec lui, Madame.

Madame LE ROND.

Mais, pas si intimément que moi, j'espere. Ainsi, croyez que je le connois mieux que vous.

M. DUMONT.

Oh! je dis, Madame. . . .

Madame LE ROND.

Comment! mais il me paroît que vous en doutez.

M. DUMONT.

Peut-être bien. . . .

Madame LE ROND.

Oh! celui-là me pique, par exemple. . . . Eh bien! Monsieur, faisons ensemble un petit pari... là, une espece d'arrangement à l'amiable.

M. DUMONT.

De tout mon cœur; qu'est-ce que c'est?

Madame LE ROND.

Essayez à fâcher aujourd'hui Monsieur Christophe le Rond. Je vous donne jusqu'à demain pour cela. Si vous en venez à bout, si vous pouvez le faire mettre véritablement en colere, d'ici à ce terme-là, je consens au mariage que vous désirez... Si, au contraire, votre tentative est inutile, vous vous retirerez de vous-même, & vous ne reviendrez plus à la charge.

M. DUMONT.

Cela est trop juste, Madame. J'accepte avec joie la proposition, mais à condition que vous me donnerez carte blanche sur le choix des moyens que j'emploierai.

Madame LE ROND.

Faites tout ce que vous voudrez; battons-nous de bonne guerre.

M. DUMONT.

Eh bien! Madame, voilà qui est dit. Quelque répugnance que je sente à causer à un ami, même

un chagrin imaginaire, comme le bonheur de mon fils dépend de cette épreuve, je vous garantis, avant une heure, votre mari dans une colere, ... dans une fureur !... Oh ! tenez-vous bien.

Madame LE ROND.

Allez, allez, Monfieur, il ne fera pas fi furieux que je ne lui tienne bien tête ; & pour preuve que votre menace ne m'effraie pas, c'eft que je vous engage à venir figner notre accord.

M. DUMONT.

Très-volontiers, Madame. Oh ! je vous affure que je n'aurai jamais figné d'acte avec plus de plaifir que celui-là. (*Ils entrent enfemble dans l'appartement de Madame le Rond.*)

SCENE II.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

SAIS-TU ben, Lucas, que je fommes ridicules auffi, nous, & que je nous plaignons de ce qui rendroit les aut' bian aifes

LUCAS.

T'as biau dire, morgué, c'eft chagrénant ça ! Un homme qui ne fe fâche jamais ! Faites-y bian, faites-y mal, y ne gronde pas, il eft toujours content. Eh ventergué, gny a pus de plaifir à bian faire. On fe gâte avec un Maître comme ça.

CLAUDINE.

C'eft vrai que c'eft une finguyiere condition que j'avons-là, mais que veux-tu, elle n'en eft peutêtre pas pus mauvaife pour ça.

LUCAS.

T'as raifon ; mais morgué, il gny a eune chofe qui me chagrene, c'eft que not' mariage traîne furieufement.

CLAUDINE.

Dame ! écoute donc, Lucas ; je nous marierions ben, mais je ne fommes pas affez riches, & fi j'allons mettre rien avec rien enfemble... LUCAS.

LUCAS.

Eh ben ! il en vienra toujours quéque chose. Va, crois-moi finissons-en.

CLAUDINE.

Mais, comment ! tu ne peux pas attendre quéques jours. Le fils de Monsieur Dumont doit épouser not' jeune Maîtresse, c'est moi qui l'y ai parlé pour lui pendant toutes leurs amours, & y m'a promis que le jour de leurs nôces seroient aussi st'là des not' s & qu'il en feroit tous les frais.

LUCAS.

Ah ben oui ! En ce cas là j'avons le temps d'avoir les dents longues.

CLAUDINE.

Pourquoi donc ça ?

LUCAS.

Parce que j'avons entendu, pas pus tard qu'hier, M^e. le Rond qui divisoit avec l'Intendant du Chaquiau, qui ly proposoit de marier sa fille à l'encontre de son fils qui est le propre fillot du Seigneur du Village... Ça ly a fait ouvrir les oreilles. Not' Dame y a promis que ça seroit, qu'alle y détermineroit son mari, ou que la langue li gêleroit dans la bouche, & tu vois ben que quand eune femme fait ce serment-là, al' ne court pas risque de perdre.

CLAUDINE.

Ah ! mon pauvre Lucas, comment ferons-nous donc ?

LUCAS.

Parguenne ! belle malice ! Je f'rons com' on fait. J'nous marierons de nous mêmes, & ça ira tout seul. De quoi est-ce que t'as peur ?

CLAUDINE.

Ce n'est pas la peur qui me retient.... c'n'est qu' la crainte de manquer.

SCENE III.

CLAUDINE, LUCAS, DUMONT pere, *serrant le papier qu'il vient de signer chez Madame le Rond.*

M. DUMONT.

BON JOUR, mes enfans ; je suis bien aise de vous voir là. J'ai besoin de vous.

LUCAS.

Ah ventergué, je pouvons donc nous entr'aider, car j'avons itou besoin de vous.

CLAUDINE.

Ah! dame, oui, Monsieur Dumont; y ne tient qu'à vous d'nous donner un bon coup de main.

M. DUMONT.

Eh bien! je ne m'y refuse pas; mais commencez par me servir, & je vous promets de vous obliger.

LUCAS.

Allons morguenne! Claudine v'là qu'est dit; l'un portant l'autre ça ira. Formons eune clique offensible envers & contre tous. Expliquez-nous vot' affaire, & j'vous mettrons la nôt' au clair.

M. DUMONT.

D'abord, dites-moi un peu: vous qui voyez votre Maître dans le particulier, croyez-vous qu'il soit un homme facile à fâcher? à mettre en colere?

CLAUDINE.

Lui! en colere! Ah, pardine! faites-nous donc voir ce miraque-là. Oui, Monsieur, queuque chose qu'on li dise ou qu'on li fasse, y ne s'affecte de rian. Et quand y vous a répondu *Queuque ça me fait?* car c'est là son tic favori, il est content, tout est dit, & y ne pense pus à rian.

M. DUMONT, *à part.*

Ahi! ahi! mon pari tourne mal.

LUCAS.

Mais vous qui êtes son ami, vous devez savoir ça: pourquoi que vous nous le demandez?

M. DUMONT.

Je l'ai toujours connu comme vous me le dépeignez là; mais quelquefois on se contraint dans la société, & on ne se laisse voir que par le bon côté; au lieu que dans son ménage, on se montre au juste tel qu'on est.

CLAUDINE.

Oh ben! Monsieur peut se montrer comme il veut; il n'y a rian à perdre, y n'a pas de mauvais côté.

M. DUMONT.

C'eſt un bel éloge que vous en faites là. J'en ſuis charmé pour lui. Il eſt pourtant queſtion, mes amis, de le fâcher aujourd'hui. J'en ai fait le pari avec ſa femme; & mon bonheur & le vôtre dépendent du ſuccès de cette gageure.

LUCAS.

Eh bien! morgué, Monſieur, reprenez vot' enjeu; car j'avons perdu.

M. DUMONT.

Tu perds courage bien aiſément. Tu me donnerois mauvaiſe opinion....

CLAUDINE.

Eh oui! ſans doute, Lucas. Faut pas ſe retirer avant que d'eſſayer. Y ne s'agit que d'fair' un p'tit brin enrager un homme: ça n'eſt p'tête pas ſi impoſſible.

LUCAS.

Oui, j'crais que que tu y as aſſez de diſpoſitions: mais, accoute donc, c'eſt que je ne voudrois pas que t'en prenne l'accoutumance.

CLAUDINE.

Bah! laiſſe faire, Lucas, c'n'eſt qu'un eſſai.

LUCAS.

Oui, mais c'eſt dangereux à vous aute' femmes. Les eſſais dans ce genre-là devenont bian-tôt des habitudes.

M. DUMONT.

Ne crains rien, Lucas. Je vous récompenſerai bien. Venez avec moi: je vais vous mettre au fait de ce que vous devez faire, & du plan que j'ai formé pour eſſayer à faire ſortir mon ami de ſon caractere. Si nous pouvons y réuſſir, la nôce de mon fils ſe fera demain, & je vous renouvelle ſa promeſſe. Je vous marie tous deux, & je doublerai votre dot.

CLAUDINE.

Eh bian, Lucas! comment te ſens-tu?

LUCAS.

Eh mais ! v'là que ça reviant. Allons, morguenne, vous me reboutez le cœur au ventre. Ne t'y épargne pas, Claudine ; je te lâche la bride sur le col. S'il est dit que les femmes tourmentent les hommes jamais alles n'en auront fait enrager un pour un aussi bon motif.

CLAUDINE.

Écoutez, M. Dumont ; j'entends not' maître qui viant par ici... Comme de façon ou d'autre je voulons nous marier demain, Lucas & moi, j'allons d'abord tâcher de l'y parler un tantinet de nos affaires, & pis je vous rejoindrons, & vous nous expliquerez tout ça au pus juste.

M. DUMONT.

Faites, mes amis ; je vous attendrai auprès du parc. (*Il s'en va. Les autres se retirent dans un coin des coulisses.*)

SCENE IV.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul, en robe-de-chambre.*

C'EST un plaisir de se lever comme ça le matin pour respirer le frais ! Qu'elle heure est-il ? Diable ! déjà dix heures ! ma foi, c'est égal. J'ai bien dormi. Je comptois me lever plutôt, & faire quelques tours de jardin ; mais je me suis reposé. Eh bien ! il n'y a rien de perdu. C'est un plaisir pour un autre. Trop heureux quand on s'amuse ! C'est toujours du tems bien employé. (*Ici Claudine & Lucas rentrent & écoutent les dernieres paroles de Christophe le Rond.*) J'ai bien ri hier toujours ! C'est de bonnes gens que ces Paysans ! Comme ils m'ont diverti avec leurs contes, & comme j'ai bien soupé ! Je ne m'étonne pas si j'ai bien passé la nuit ! L'esprit tranquille, de bonne nourriture & de la gaieté ! Voilà de quoi faire une bonne digestion.

SCENE V.

CHRISTOPHE LE ROND, CLAUDINE, LUCAS.

LE ROND.

AH ! vous voilà vous autres. Bon jour, mes enfans.

LUCAS.

Or donc not' Maître, je vous le fcuhaitons itou. Comment que ça vous en va-t'i ce matin ? Toujours content, pas vrai ?

LE ROND.

Ma foi, mon ami, je tâche à l'être. M'accommoder de tout, toujours rire & ne jamais me chagriner, voilà mon fyftême à moi ; je m'en trouve bien ; & la gaieté fait, je crois, le plus beau de mon revenu.

LUCAS.

C'eft bian dit & bian fait ; mais morguenne, c'eft que fte graine-là ne pouffe pas dans tous les terrains. V's'êtes bian heureux d'en avoir un fond comme ça cheux vous.

LE ROND.

Eft-ce que ça te manque à toi ? Je t'ai toujours vu en bonne difpofition pourtant. Et voilà Claudine qui me femble bien capable de te remettre en bon humeur.

CLAUDINE.

Ah ! Monfieu, c'n'eft pas de c'côté-là q'ça peche. J'y fom' affez en himeur. Mais ce n'eft pas tout que l'himeur, ça vous mêne queuque-fois pas fi loin qu'on ne voudroit.

LE ROND.

Eh bien ! mais, où eft-ce que tu voudrois donc aller ?

LUCAS.

Tenez morgué, Monfieu, j'n'avons rian de caché pour vous. C'eft que voyais-vous, fans

barguigner, je voudrions prendre le grand chemin des violons ; & dame, compernez-vous, ça vous même tout droit à la noce.

CLAUDINE.

Et pour faire jouer ces violons, y faut graisser l'archet.

LUCAS.

Ouidà. . . . Et j'n'avons pas de quoi payer la coulafane. V'là le fin mot.

LE ROND.

Eh bien, mes enfans, il ne faut pas que ce soit la colafane qui vous arrête. Je la payerai, moi, & vive la joie. Je me prie de la noce, & je ferai l'ouverture du bal avec la Mariée.

CLAUDINE.

Bian d'l'honneur pour nous, Monsieu : remercie donc, Lucas.

LUCAS.

Allons, morgué, ainsi soit ; à tous Seigneurs, tous honneurs. Si vous payais la danse, il est ben juste que vous ayais l'étrenne du violon.

LE ROND.

Ce n'est pas tout. Je me reserve encore de lui faire un présent de noces.

LUCAS.

Allons ventergué, de mieux en mieux : tout ce que vous ferez sera bien fait, & j'allons travailler à ça, sans perdre de tems..

CLAUDINE, *à part.*

Ah ! Lucas, j'avons pris là eune vilaine commission tantôt. Queu dommage de vouloir faire enrager un brave homme comme ça.

LE ROND.

Heim ! qu'est-ce que tu dis ? Tu feras enrager ton homme ?

LUCAS.

Nenni, Monsieu, c'n'est pas ça qu'alle dit.

LE ROND.

Dame, Lucas, c'est toi que cela regarde.

LUCAS.

Oh ! je nous sentons de courage de reste pour la réduire.

LE ROND.

Allez, mes enfans, tâchez d'être heureux; c'est tout ce que je vous demande, & ne m'y épargnez pas.

CLAUDINE.

Ah ben ! laissez faire, allez Monsieu; puisque vous nous permettez de l'être, je ne vous y épargnerons pas non pus. (*Ils s'en vont.*)

SCENE VI.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul.*

OH ! elle n'a pas besoin de répondre, la petite commere ! Pourvu que son mari tienne autant qu'elle promet, je crois bien que cela n'ira pas mal.... Il faut que j'écrive un mot à mon ami Dumont. (*Ils se met à table & il écrit.*)

SCENE VII.

Madame LE ROND, M. LE ROND.

Madame LE ROND, *au fond du Théâtre.*

LE voilà qui écrit. ... Je ne sais pas si j'ai bien fait de parier. Ce n'est pas que la gageure m'inquiete; je répondrois bien du succès.... Mais en général, le caractere des maris est si contrariant ! Il est si rare d'en trouver un parfaitement bon, que le mien pourroit bien se démentir un instant pour me faire perdre. Pour être plus sûre de mon fait, j'ai envie de l'essayer un peu, & de voir jusqu'à quel point je dois compter sur sa patience.... C'est quelquefois bon à savoir.

LE ROND, *se leve.*

Voilà qui est fait, je vais l'envoyer.

Madame LE ROND.

Bon jour, Mon ami : vous n'êtes pas si matineux aujourd'hui qu'à votre ordinaire !

LE ROND.

C'est vrai, Madame le Rond; j'ai un peu ca-

liné ce matin, mais c'eſt pardonnable : vous ſavez que nous nous ſommes endormis fort tard. J'étois en train hier au ſoir.

Madame LE ROND.

Oui ! de conter des hiſtoires.

LE ROND.

Eh ! ma foi, d'en faire auſſi. Vous ſavez que quand je m'y mets, je m'en tire tout auſſi-bien qu'un autre.

Madame LE ROND.

Oui, oui, je ſais que vous aimez aſſez à rire.

LE ROND.

Mais c'eſt ce qu'il y a de mieux à faire. J'ai toujours ouï-dire qu'une once de gaieté purgeoit mieux que toutes les médecines du monde, & je ſuis exact à ce regime-là.

Madame LE ROND.

C'eſt fort bien fait à vous. Je ne viens pas diminuer votre joie, car j'ai de fort bonnes nouvelles à vous apprendre.

LE ROND.

Tant mieux ! Une bonne nouvelle n'étourdit pas un homme raiſonnable, mais elle lui donne le courage d'en ſupporter après dix autres mauvaiſes.

Madame LE ROND.

D'abord, je vous dirai que j'ai eu le bonheur de gagner un fort lot à la Loterie qu'on a tirée hier. J'en ai reçu un avis certain.

LE ROND.

Il n'y a pas de mal à ça.

Madame LE ROND.

Comment pas de mal ! Mais c'eſt au contraire un très-grand bien, & vous devriez vous en réjouir.

LE ROND.

Oh ! je dis ! Qu'eſt-ce que ça me fait ?

Madame LE ROND.

Bon voilà votre refrain ordinaire.

LE ROND.

Mais écoutez, ma femme : Quand on a le néceſſaire

ceſſaire comme nous l'avons, ſi en recevant un ſurcroit de bien, on étoit aſſez ſûr de ſoi, pour ne pas craindre qu'il vous portât à quelque ſottiſe, on auroit juſte ſujet de s'en réjouir ; mais je crains l'emploi du ſuperflu.

Madame LE ROND.

Oh, ne craignez rien, Monſieur, je vous débarraſſerai de cet emploi-là.

LE ROND.

Je m'en rapporte bien à vous, ma chere femme. Sur cet article-là, je crois que votre ſexe n'eſt jamais en peine.

Madame LE ROND.

Au ſurplus, j'ai encore quelque choſe de très-flatteur à vous apprendre. C'eſt que le Seigneur du Village arrive aujourd'hui, dans l'intention de vous propoſer le mariage de notre fille avec ſon filleul, & vous conviendrez que cette alliance-là doit vous intéreſſer beaucoup.

LE ROND.

Moi ! Pourquoi donc ſe paſſionner ? s'éblouir comme ça. Ma chere femme, je vous l'ai déjà dit : jamais l'ambition ne me fera manquer à l'amitié.

Madame LE ROND.

Mais, un Seigneur !...

LE ROND.

Oh ! un Seigneur, c'eſt bientôt dit. Mais après tout, que Monſieur de la Carnadiere ſoit devenu le Seigneur de ce village-ci ou d'un autre encore, je ne l'en conſidere pas plus pour cela. Ce n'eſt toujours qu'un homme parvenu comme tant d'autres ; un peu plus riche, un peu plus qualifié que nous ; mais, qu'eſt-ce que cela me fait ? S'il a plus de dignités, il n'a peut-être pas plus d'honneur, & c'eſt par-là que je compte, moi.

Madame LE ROND.

Mais, mon cher ami, vous ne conſidérez pas auſſi que le jeune homme que l'on vous propoſe a tout à eſpérer. Le ſeigneur lui veut beaucoup de bien.

LE ROND.

En ce cas-là, voilà sa fortune faite, il n'a plus besoin de nous.

Madame LE ROND.

Vous pensez rire, mais, il est très-vrai que Monseigneur le protege.

LE ROND.

C'est fort bon, Monseigneur le protege! La belle avance! Voilà bien la manie des Grands Protéger! Et moi j'oblige! & je crois qu'une bonne action vaut bien deux belles paroles.... De plus ma fille aime le jeune Dumont.

Madame LE ROND.

Oh! Monsieur, je vous arrête là-dessus; je ne consentirai jamais que ce mariage-là fasse manquer l'établissement avantageux que je vous propose.

LE ROND.

Parlons sans passion, ma chere femme.

Madame LE ROND.

Mais au bout de tout, Monsieur; il est bien singulier que vous n'ayez pas plus de complaisance pour moi. Je croyois pourtant que lorsqu'une femme faisoit tant que d'aimer son mari...

LE ROND.

Elle lui faisoit beaucoup d'honneur, n'est-ce pas?

Madame LE ROND.

Mais, Monsieur!...

LE ROND.

Eh bien! ma femme, ne vous gênez pas. On fait bien qu'une femme a toujours une arriere pensée. Un peu d'humeur de plus ou de moins, cela ne tire pas à conséquence. Oh! nous devons nous en permettre plus que cela. Un mari sans complaisance! une femme sans caprices! Eh, bon Dieu! ce seroit un ménage manqué.

Madame LE ROND.

Eh! Monsieur, vous êtes extraordinaire avec vos définitions! Suivant vous, peut-être une femme est une ridicule....

LE ROND.

Non ; mais suivant vous, Madame, que doit-être un homme ?

Madame LE ROND.

Suivant moi, Monsieur ! Un homme doit-être délicat, respectueux, plein d'égards pour son épouse, ne voir que par ses yeux, n'entendre que par ses oreilles, ne sentir que par son cœur, & n'avoir d'autres mouvemens enfin que ceux qu'elle veut bien lui communiquer.... Au surplus, Monsieur, interrogez toutes les femmes, elles ne vous parleront pas autrement.

LE ROND.

Je le crois bien : elles n'auront garde. Criez au feu, attaquez une femme, ou sonnez le tocsin, l'allarme est générale.

Madame LE ROND.

Oh ! par exemple, Monsieur, c'est trop fort, quel ton prenez-vous donc là ? En vérité, cela vous sied bien.

LE ROND.

Mais vous-même, ma femme, je ne vous reconnois pas. Comment ! vous étiez si douce auparavant !....

Madame LE ROND.

C'est justement pour cela, Monsieur, on se lasse de tout ; puisque ce caractere là ne me réussit pas, j'en veux changer.

LE ROND *plus gaiement.*

Eh ! ma chere femme, vous êtes si bien comme cela, vous ne pourriez que perdre au change.

Madame LE ROND *à part.*

Comme il est insultant avec son sang-froid. Je crois qu'il me pique réellement. (*Haut.*) Eh bien ! Monsieur, tant pis pour vous ! car je suis déterminée à en essayer d'un autre.

LE ROND, *toujours gai.*

Tout de bon ! eh bien, Madame, tant mieux ! Je vous le conseille moi-même. Changement d'humeur varie, égaie la société. Cela rendra notre

commerce plus piquant. On a besoin de cela après quinze ou vingt ans d'habitude : on court risque de s'ennuyer ; mais s'exciter ainsi, se brouiller de tems en tems, c'est une politique. Cela donne le plaisir du raccommodement, ... & dans ces momens-là, il y a toujours à gagner.

Madame LE ROND, *à part.*

Je crois à présent que je ne risque pas beaucoup sur mon pari ; mais poussons-le toujours (*Haut.*) En vérité, M., vous êtes bien maussade ! bien insupportable ?

LE ROND, *riant.*

Allons, courage ! criez, pestez, battez-moi même un peu, si vous voulez, cela ne sera pas mal ; mais du moins vous me promettez que nous nous raccommoderons ensuite : n'est-ce pas ?

Madame LE ROND, *à part.*

Il me désarme ! je n'ai pas la force de le pousser davantage. (*Haut.*) Allez, M., la plaisanterie vous sied mal. Nous reviendrons une autre fois là-dessus ; mais sachez toujours que, lorsqu'on a le bonheur d'avoir une femme aussi douce & aussi tranquille que je le suis, on devroit la ménager davantage.

LE ROND, *étonné.*

Comment ! est-ce bien à moi que....

Madame LE ROND, *à part en s'en allant.*

J'en ai autant que j'en voulois... Ma foi, il faudroit qu'une femme fût bien difficile pour ne pas s'accommoder d'un mari aussi doux que celui-là.

SCENE VIII.

CHRISTOPHE LE ROND, *seul.*

C'EST singulier ! elle n'est pas ordinairement comme cela ! mais qui n'a pas ses humeurs ! les esprits des femmes sont comme le tems, par-ci, par-là, quelques nuages, ... mais qu'est-ce que cela fait ? Un léger nuage n'empêche pas un beau jour. (*Tirant sa lettre.*) Envoyons chercher mon ami Dumont, le plaisir de le revoir me rendra toute ma gaieté. Hola, quelqu'un.

SCENE IX.

CHRISTOPHE LE ROND, DUMONT fils.

LE ROND.

AH! vous voilà, mon cher Dumont, je penfois à vous & à votre pere, j'allois vous envoyer chercher. Comment vous en va? Le cœur toujours bien en joie! c'eft de votre âge.

DUMONT fils.

Hélas! Monfieur, mon cœur, vous le connoiffez? la vive paffion qui l'occupe n'y laiffe plus de place à d'autres fentimens.

LE ROND.

Fi donc! que dis-tu? Tu parles d'amour comme un roman. Vas-tu nous renouveller ici les Amadis & les Cyrus? Je t'avertis que cela ne prendra plus chez nos Belles. Eh! morbleu, mon ami, amoureux & content, c'eft fynonyme! L'amour, eft dit-on, le Dieu des plaifirs, & tu nous en fais toi le Dieu des langueurs! Tu nous gâteras notre beau fexe; ou, pour mieux dire, tu te feras donner une audience de congé.

DUMONT fils.

Hélas! Monfieur, je fuis bien en train de la recevoir... Premiérement, je n'ai pas eu le bonheur d'obtenir l'agrément de Madame votre époufe, & fecondement, mon pere vient de perdre un procès confidérable, & cette perte me force à renoncer au bonheur que j'avois ofé defirer.

LE ROND.

Pour quoi donc?

DUMONT fils.

Je fuis ruiné, Monfieur, nos fortunes ne font plus égales.

LE ROND.

Qu'eft-ce que cela me fait? Si tu deviens mon fils, tout mon bien n'eft-il pas à toi?

DUMONT fils.

Ah! Monfieur, tant de félicité n'eft pas faite

pour moi.... Ce qui me conſole au moins, par rapport à vous c'eſt qu'à la même audience où j'ai été condamné, j'ai eu la ſatisfaction d'entendre juger en votre faveur le procès que vous ſuiviez depuis ſi long-tems.

LE ROND.

Quoi! j'ai gagné ce procès-là!

DUMONT fils.

Oui, Monſieur, & avec dépens.

LE ROND, *avec chaleur.*

Eh bien mon enfant, tu n'as rien perdu.

DUMONT fils.

Comment donc, Monſieur?

LE ROND.

Oui, entre amis tout eſt commun, n'eſt-ce pas? Eh bien! tu as perdu un procès, j'en ai gagné un autre, partageons les deux événemens, & nous nous trouverons à deux de jeu.

DUMONT fils.

Ah, Monſieur, quel excès de généroſité! elle me confond plus qu'elle ne me raſſure.

LE ROND.

Eh! tais-toi donc, nigaud, tu es toujours dans les grands mots! Vas-y donc comme moi à la bonne franquette. Quand j'offre, je dis: tiens, prends; quand je reçois, je dis: bien obligé. Dans les deux cas mon cœur fait tous les frais, & mon eſprit ne s'alambique jamais dans la tournure des phraſes...... Qu'eſt-ce que ce bruit-là! ah! je m'en doute. C'eſt le lot que ma femme à gagné.

DUMONT fils.

Comment, Monſieur, Madame a auſſi gagné.

LE ROND.

Oui, à ce qu'elle dit.

DUMONT fils.

Eh bien, Monſieur! vous le voyez, tous ces événemens heureux multipliés dans votre famille, me fait une loi de ne plus penſer à votre alliance.

LE ROND.

Au contraire, tout cela te fait plus beau jeu. Plus ma fille devient riche, moins elle a besoin que tu le sois.

DUMONT fils.

Quels nobles sentimens ! ah ! Monsieur, que tout ce que je vois de vous me rendroit encore votre alliance plus chere. Quoi ! vous me regardez toujours des mêmes yeux au moment où vous voyez augmenter votre fortune par une riche succession, par le gain d'un procès, & par un lot considérable.

LE ROND.

Eh bien, qu'est-ce que cela me fait ? Ma succession ne me flatte pas, elle me vient par la mort d'un parent que j'aimois ; je n'y vois pas la nouvelle d'un bonheur, mais l'annonce d'une disgrace.

DUMONT fils.

Mais votre procès....

LE ROND.

Mon procès...... eh bien ! je n'ai gagné que parce qu'un autre a perdu. Ce qui me réjouiroit fait couler les larmes d'un autre, ruine peut-être une famille entiere, & cela retient ma joie. Je suis naturellement gai ; mais je n'aime point à rire aux dépens d'autrui.

DUMONT fils.

Au moins la loterie....

LE ROND.

Oh ! oui ! un coup du sort ! il y a bien là de quoi s'énorgueillir, cela ne pourroit-il pas tomber au premier faquin comme à moi ? Parlez-moi du bien que j'ai gagné par mon travail. Jeune, j'ai servi le Roi. Dans l'âge mûr, j'ai travaillé pour mon compte. Dans mon premier état, j'ai acquis de la gloire, & de l'argent dans mon second. J'ai été doublement utile à l'Etat, & j'ai rempli ma tâche de bon citoyen. Voilà, mon ami, ce dont je suis fier. Voilà les succès qui me font honneur. J'es-

pere qu'un jour vous en pourrez dire autant, jeune homme. En attendant, allez rassurer votre pere sur la perte de son procès, & dites-lui que je ne lui pardonnerois pas, s'il pouvoit croire que cela influât sur ma façon de penser à votre égard.... Adieu, mon ami, va-t'en; vas le consoler.

(*Dumont sort.*)

SCENE X.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

Lucas entre tout agité.

LE ROND.

EH bien Lucas, qu'as-tu donc? Tu as l'air tout effaré.

LUCAS.

Ah jarnigoi! notre maître, c'n'est rien que mon air, c'est le vôte qui va être bien pus allongé tout-à-l'heure. Faut que vous ayez ben du guignon toujours

LE ROND.

Oh! oh! qu'y a-t-il donc de nouveau?

LUCAS.

Comment! ventergué! vous demandez ça aussi tranquillement! Vous ne vous attristais pas déjà sur ce que j'allons vous dire?

LE ROND.

Moi! m'attrister! je ne m'en chagrinerai pas après, ce n'est pas pour m'en chagriner avant.

LUCAS, *à part.*

Queu fermeté. (*haut.*) Vous voyais stapendant ben à mon ton & à mon air que rien n'est plus triste & plus désespérant que ce que j'allons vous annoncer.

LE ROND.

Oui, je vois que tu prends tant que tu peux le ton pathétique, mais cela ne va pas à ta mine.

LUCAS.

C'est que ma mine ne fait ce qu'alle fait; car, voyais-vous,

voyaiz-vous, pour un rien j'en pleururions, & morgué vous devriais en pleurer itou vous-même.

LE ROND.

Allons, allons, finis donc; raconte-moi ça tout bonnement. Ton chagrin me donne envie de rire.

LUCAS.

Eh ben ! riez donc là. C'est votre Meûnier de stendroit ousque vous avez tout plein de moulins à eau qui vient de venir. Y nous à dit que les rivieres s'étoient débordées, qu'all'avions démonté vos moulins, renvarsé vos maisons, détruit vos plantations, emporté vos chevaux, vos bestiaux & tout le bataclan.

LE ROND.

Ah ! ça commence à devenir clair j'entends à présent.

LUCAS.

Oui, ça prend une jolie figure.

LE ROND *avec intérêt.*

Eh ! dis moi donc; y a-t-il eu malheureusement quelques personnes de noyées ?

LUCAS.

Non : gn'y a eu que les bêtes : les gens sont sauvés, tout le désastre est pour vous.

LE ROND.

Ah ! tant mieux ! si le dommage est pour moi seul, du moins je suis en état de le supporter. Tu vois Lucas, qu'il y a toujours un bon côté à tous les événemens.

LUCAS.

Oui, un beau chien de côté. Allez, allez, Monsieur, vous ne savez pas être riche, autant vaut'y ne pas avoir du bien, que de ne pas se plaindre quand on le perd.

LE ROND.

Il y a quelque chose de plus sûr encore, mon enfant, c'est que mieux vaudroit n'en pas avoir, si la perte d'une chose aussi frivole pouvoit faire perdre à un honnête homme sa tranquillité & sa raison.

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS CLAUDINE.

CLAUDINE.

AH ! Monſieur.

LE ROND.

Qu'y a-t-il encore ?

CLAUDINE.

Non, je ne m'en ferois jamais douté ! comme les gens ſont méchans !

LUCAS.

Ah ! c'eſt vrai ça c'eſt une peſte.

LE ROND.

Eh bien ! où en veux-tu venir avec ce préambule

CLAUDINE.

Ah ! M. je n'oſe pas vous le dire ! le croirois-tu, Lucas

LUCAS.

Moi ! non, c'eſt impoſſible.

LE ROND.

Mais tu n'en fais rien : laiſſe-la donc parler.

LUCAS.

C'eſt égal, allez, je ne le croyons pas.

CLAUDINE.

Une auſſi bonne perſonne que celle de not' maître !

LUCAS.

Un cœur d'or comme le ſien !

CLAUDINE.

Qui n'a jamais fait de mal à perſonne ! ...

LUCAS.

Qui n'a pas pu de fiel qu'un mouton ! ...

LE ROND.

Mais, mes enfans, à quoi aboutira ce beau panégirique ?

CLAUDINE.

Eh ben, Monſieur, des inſolens ont médit de vous.

LE ROND.

Médit de moi.

LUCAS.

Ah ! c'eſt abominabe , ça.

CLAUDINE.

Ça crie vengeance.

LUCAS.

Ah ! ça me boute dans une colère . . . . Où ſont-ils ? . . . . Dans une fureur ! . . . Allons, Monſieur , fâché-vous bien.

LE ROND.

Que je me fâche ! & contre qui ? Contre moi donc ? Médire de quelqu'un , c'eſt en dire un mal réel : or ſi j'ai donné ſujet d'en dire de moi , c'eſt moi qui eſt tort.

LUCAS.

Ah ! dame , c'eſt différent ! c'eſt vot'faute ; eh ben ! alors fâchez-vous contre vous même. Il faut toujours que vous vous fâchiez déja.

CLAUDINE.

Ah ! excuſez not' maîte , c'eſt que je n'connoiſſon pas trop ben les termes. C'eſt calomié que j'on voulu dire.

LUCAS.

Ah ! diable. v'la qui devient ben pus ſérieux.... queuq'ça veut dire , Monſieur , calomié ?

LE ROND.

C'eſt accuſer les gens d'un mal qu'ils n'ont pas fait.

LUCAS.

Ah ! ſi donc ; ça n'eſt pas pardonnable celui là , c'eſt indeigne ! Je ſavais ben qu'il falloit que vous vous fâchiez. Allons , Monſieur , de la colere ici. Jurez com'un démon , prenez-moi des bâtons , des épées. . . . allez vous battre. . . . allez. Ah ! j'allons morgué faire à nous trois les diables à quatre.

LE ROND.

Pourquoi cela ?

LUCAS.

Parce qu'on vous a calomié.

LE ROND.

Eh bien qu'eſt-ce que ça me fait.

CLAUDINE.

Mais, M. on dit comme ça que c'eſt déshonorant.

LUCAS.

Oui, ce mal qu'on a dit de vous fera du tort.

LE ROND.

Eh! pourquoi? On en a dit de tant d'autres, & ſur leſquels il y en avoit tant à dire! cela a-t-il influé en rien ſur leur fortune? on eſt aujourd'hui d'une ſi belle indifférence ſur les qualités perſonnelles.

LUCAS.

Oh *!* oh *!*

LE ROND.

Mais oui. Un tel, dit-on, eſt en colere, emporté, méchant; eh bien! le mépriſe-t-on? au contraire, on lui fait politeſſe, parce qu'on le craint. Un autre eſt riche & gourmand; on le viſite, parce qu'il a du bien. Celui-là eſt débauché, libertin; on le hante par habitude. On voit le glorieux par air, le voluptueux pas goût; on cede au Grand par baſſeſſe; on impoſe au Petit par orgueil, & l'on s'unit au Frivole par ſympatie.

LUCAS.

V'là de biaux portraits qu'on nous fait-là! Mais quoique ça, morgué, un honnête homme doit toujours en vouloir à ſti-là qui l'a dénigré.

CLAUDINE.

Oh dame oui! Jarni! je n'ſuis qu'une femme; mais ſi queuq'z'un s'aviſoit de m'ôter tant ſeulement un cheveu de la tête, je li garderois de la rancune pour mille ans.

LE ROND.

Non, Claudine, crois-moi; c'eſt mal vu*!* Ce mal qu'on a dit de moi, ce coup de langue enfin, n'eſt qu'un mal imaginaire; mais me charger du poids de la rancune, eh! ce ſeroit un mal réel.

LUCAS, *à claudine.*

Faut renoncer à ta dot, va.

CLAUDINE.

Non, non; j'ai ordre de pouſſer plus avant.

LUCAS.

Et bian, morgué ! ferme, appuie donc.

CLAUDINE.

C'est dommage, mon cher Maître, qu'avec ces biaux sentimens-là vous soyez la victime....

LE ROND.

Point du tout. Tu vois bien que cela ne m'attriste pas davantage. Me voilà tout aussi dispofé que jamais à rire & à danser à votre noce.

CLAUDINE.

Ah ! Monsieur, faut pus parler de ça ; vot' affaire est bian pus triste que vous ne croyez.

LUCAS.

Par la jerni, je prévoyons quéque malheur.

CLAUDINE.

Imaginez-vous, mon cher Maître, que ces renégats-là ont manigancé tant de sottises contre vous, qu'on a donné l'ordre de vous mettre en prison, & j'ons eu vent qu'on alloit vous prendre.

LUCAS.

En prison ! Ah ! jarnombille, sauvons-nous, Monsieur ; décampons.

LE ROND.

Pourquoi donc ?

LUCAS.

Comment, ventergué ! voulez-vous qu'on vous mene en prison ?

LE ROND.

Qu'est-ce que cela me fait ?

CLAUDINE.

Quoi, Monsieur ! ça ne vous fâche pas ?

LE ROND.

Point du tout.

LUCAS.

Vous n'êtes pas d'eune colere de chien ?

LE ROND.

Aucunement.

LUCAS.

Oh ! ma foi, vous êtes incurabe.

LE ROND.

Mais de quoi veux-tu que je me fâche? Pourquoi faut-il que je me fauve ? Je ne me fens coupable de rien, moi, je fuis tranquille. Tôt ou tard mon innocence paroîtra ; j'en reffortirai avec honneur, & je rirai encore d'avoir confondu la malice.

LUCAS, *à part.*

Autant de trous que de chavilles...... Ma foi, Claudine, fâche-le fi tu peux ; moi, j'y renonce.

CLAUDINE.

Mais, Monfieur, quand ce n'feroit que l' défagrément d'être déplacé de chez foi, & conduit on ne fait pas où..... ben loin peut-être..... dans queuqu'Ifle.... dans queuque donjon.

LUCAS.

Aux Antipodes p't-être.

LE ROND.

Eh bien! Je ne hais point de voyager; au contraire, le changement d'air ne me peut faire que du bien. Reftez-ici vous autres, & ne parlez à perfonne. Je m'en vais m'habiller, & chercher le moment de prévenir ma femme. Je parie que cet événement va lui paroître bien fingulier. (*Il fait quelques pas.*)

LUCAS.

Oui, elle va bien rire, je crais.

LE ROND, *revenant à eux.*

Cela vous fait bien voir, mes enfans, qu'il faut s'attendre à tout dans la vie, & que le feul moyen d'être toujours content, c'eft de jouir du bien quand il fe préfente, fans s'affecter du mal quand il arrive. (*Il fort.*)

SCENE XII.

LUCAS, CLAUDINE.

CLAUDINE.

LUCAS! c'eft-y un homme ça?

LUCAS.

Ah ! morgué, si c'en est un, y ne me ressembe gueres toujours. A sa place, moi, j'aurions tout cassé ; j'aurions crié, pesté ; & par dessus le marché, j'aurions assommé les impertinens qui m'auroient apporté ces mauvaises nouvelles.

CLAUDINE.

J' som' donc ben heureuse d' n'avoir pas eu affaire à quéq'z'un de ton acabi, deà !

SCENE XIII.

Les mêmes, DUMONT pere.

M. DUMONT.

EH bien, mes enfans, avons-nous gagné ?

LUCAS.

Ah ! mon cher Monsieur, vos écus de six francs ne valent plus que des pieces de six liards.

CLAUDINE.

Oui, Monsieur ; j'ons eu beau le pousser, l'exciter, pleurer, crier ; tout ça est inutile. C'est un rocher.

LUCAS.

Un marbre.

CLAUDINE.

Il est inébranlable.

LUCAS.

Il se moque de tout.

M. DUMONT.

Quoi ! cette inondation ! une riviere débordée !

LUCAS.

Il a avalé ça comme j'avalerions un verre d'eau.

M. DUMONT.

Mais la prison....

CLAUDINE.

Y va là comme j'irions à la noce.

M. DUMONT.

C'est un singulier caractere.

LUCAS.

Je vous dis qu'on n'en fait pus comme ça ; mais

quoique je n'ayons pas réussi, vous nous devez toujours ben le paiement : car, morgué, j'ons ben sué après lui.

M. DUMONT.

Ne nous désespérons pas encore, mes amis : J'ai imaginé deux autres moyens que nous allons mettre en œuvre, & j'ose croire qu'il ne tiendra pas contre ces deux dernières attaques.

LUCAS.

Allons, morguenne, Monsieur, demenez-vous bien, & tâchez d'en venir à vot' honneur : car v'là Claudine & moi, que je sommes pressés d'en venir à la conclusion; pas vrai, Claudine?

M. DUMONT.

Oh bien! nous ne tarderons pas. Lucas, te sens-tu bien le courage de lui donner encore une fausse alarme?

LUCAS.

Oh! morgué, tant qui gny aura qu'à mentir, je n'y renoncerons pas.

M. DUMONT.

C'est au sujet de sa femme que je prétends l'inquiéter.

LUCAS.

Quoi! Monsieur, sa femme qu'il aime tant! Ça li fera trop de peine.

M. DUMONT.

C'est justement pour ça; il s'en fâchera plus vîte.

LUCAS.

Oui-dà! ah! j'entendons. . . . . Eh bian! laissez-nous faire; pisque c'est comme ça, j'allons li pousser eune fiere botte de ce coup-ci.

M. DUMONT.

Toi, Claudine, viens avec moi; la derniere épreuve roulera sur ton compte, & je te ferai paroître quand il en sera temps.

LUCAS.

Fort bian; c'est-à-dire, que vous la réservez pour le coup de grace. (*Dumont sort avec Claudine.*)

(*Un Domestique apporte une table servie.*)

SCENE XIV.

SCENE XIV.

CHRISTOPHE LE ROND, LUCAS.

LUCAS *seul.*

AH ! jarni, quèque c'eſt que ça ? V'là eun déjeûner qu'a bonne meine ! Oh ! c'eſt apparemment not' Maître qui croit toujours aller en priſon & qui veut ſe fortifier l'eſtomac avant de partir. Mais v'là deux verres ! Eſt-ce qui boiroit des deux mains ?

CHRISTOPHE LE ROND *entre habillé, avec ſon chapeau & ſa canne.*

Me voilà tout prêt, je n'ai plus qu'à parler un moment à ma femme. Ah ! Lucas ; va-t'en un peu dire à Madame le Rond qu'elle me faſſe l'amitié de ſe rendre ici.

LUCAS.

J'y vas, Monſieur. (*En marchant*) Mais morgué, v'là tout juſte eune occaſion pour entamer la manigance de Monſieur Dumont. (*Il revient.*) Ah ! Monſieur, j'irion ben la chercher, Madame le Rond ; mais il falloit vous preſſer pus que ça, je venons de la voir ſortir.

LE ROND.

Comment ! elle eſt ſortie !

LUCAS.

Oui, Monſieur ; alle vient de s'en aller tout-à-l'heure.... Et, ſans curioſité, quèque vous lui vouliez donc encore ?

LE ROND.

Je voulois avoir le plaiſir de déjeuner avec elle avant de partir.

LUCAS.

Déjeûner avec elle ! Ah ! queuqu'y fait ? alle en a p't-ête de myeux que le vôte, des déjeûners,

LE ROND.

Comment ! des meilleurs.

LUCAS.

Eh oui ! de pus fin, de pus friand. Queuque fois eune femme eſt gourmande. Eh dame ! alle ne ſe contente pas toujours de l'ordinaire du ménage.

LE ROND.

Oh bien ! je m'en vas toujours boire à ſa ſanté.

LUCAS, *faiſant des mines & hauſſant les épaules.*

Ce pauvre cher homme ! queux dommage !

LE ROND.

Allons, Lucas, je te la porte.

LUCAS, *de même.*

Bien obligé, Monſieur, & que grand bien vous faſſe !... Queux trahiſon pourtant. Y ne mérite pas ça.

LE ROND.

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que toutes ces condoléances-là ? Je t'ai déjà dit que j'allois en priſon de bon cœur : ne vas donc pas eſſayer de m'attendrir avec tes mines.

LUCAS.

Oh oui, mes mines ! C'eſt pas ſus votre priſon que j'en faiſons. C'eſt un bibus ça ; c'eſt ma foi, ben ſur une autre paires de manches ! mais motus. Ça vous chagrineroit trop ; j'aimons mieux m'en taire & retenir nos mines

LE ROND.

Ah ! tu piques ma curioſité. Eſt-ce qu'il y auroit encore du nouveau ?

LUCAS.

Non, non, allez, il n'y a rien. Je ne ſom' pas ſi mal aviſé que d'aller nous fourer comme ça martin en tête. Car, morgué, ſi doux que vous ſoyez, ſi vous appreniez ſtelle-là, gn'y auroit pus de douceur qui tienne, gn'y auroit pus à dire : qu'euq ça me fait ? vous mettriez le feu à la maiſon.

LE ROND.

Peste ! qu'elle fureur !

LUCAS.

Et vous jetteriez tout par les fenêtres après.

LE ROND.

Cela seroit curieux à voir.

LUCAS.

Oui, morgué, ça l'seroit; mais je ne vous en sonnerons mot.

LE ROND.

Comment, Lucas ! tu me tiendrois rigueur.

LUCAS.

Oui, jarnigoi. Tout c'que j'pouvons vous dire, c'est que nous som' bian bêtes, nous autes hommes, bian dupes & bian faits pour l'être.

LE ROND.

Peste ! Tu commences un cours de morale ! Eh bien ! m'ets-toi là; tiens, prends la place de ma femme, & nous allons raisonner en buvant.

LUCAS.

Oh ! pour boire, je boirons ben, mais pas à sa santé toujours, c'est à la vot' toute seule que je buvons. Car pour elle, tenez je voudrions que ce verre de vin-là lui sarvit de poison.... (*Il boit.*) Avec vot' parmission, faut que j'm'en varse un autre pour me rincer la bouche à présent.
(*Il prend un second verre.*)

LE ROND.

Tiens, ne l'épargne pas.

LUCAS

Grand merci, Monsieur, & toujours à vot' santé tout seul.

LE ROND.

Bien obligé. Mais qu'a-t-elle donc fait, ma femme? tu me parois bien fâché contre elle.

LUCAS.

Al' ne m'a morgué rian fait à moi : mais je n'en dirions pas de d'même de vous. Tenez, Monsieur, je sommes trop franc; j'ny pouvons pas tenir.

Dites un peu, Monfieur, vous aimez ben votre femme, n'eft-ce pas ?

LE ROND.

Affurément.

LUCAS.

Et vous croyez que de fon côté al' rafole de vous ?

LE ROND.

Mais ! je dis.... là-deffus....

LUCAS.

C'pauvre cher homme ! Un bon mari comme vous ! Car je gagerions ma tête que vous n'avez jamais penfé à donner un coup de canif dans..... Ah ! c'eft bian mal à elle.

LE ROND,

Mais, fais-tu bien, Lucas, que je ne te comprends pas, & que pour un rien tu m'impatienterois.

LUCAS.

Ouidà ! fentez-vous que ça vienne ? (*A part.*) Allons, morgué, le v'la qui s'ébranle ; achevons-le. (*Haut.*) Eh ben ! Monfieur, je vous dirons donc que tantôt quand votre femme a appris, je ne fais comment, qu'on alloit vous conduire en prifon, alle a dit en propres termes & devant mes propres oreilles à un laquais d'un certain Monfieur, que je connoiffons déjà ben, de venir fi-tôt que vous feriais parti ; & que pati... pata... tout ce qu'al' a voulu débrider là-deffus ..... Bref; que quand vous ne feriais pus le maîte dans la maifon, qu'il vienrait prend' votre place. C'eft-i clair ça ? A préfent, fi vous voulez, prenez que je n'avons rian dit, & buvons.

LE ROND, *à lui-même.*

Comment ! ma femme feroit capable.... Je tombe de mon haut !...

LUCAS.

Heim ! vous vous fâchez, n'eft-ce pas ? Ah ! ah ! je favois bien moi que.... A vot' fanté.... Eh bian ! comment va la colere ?

LE ROND.

La colere!... moi ?.... je ne te crois pas. Je ne peux pas m'en fâcher .... (*A lui-même.*) Toutes réflexions faites, c'est dans le rang des choses possibles. ... Si cela arrive, qu'y faire

LUCAS.

Comment, ventergué ! est ce que vous ne vous fâchez pas ?

LE ROND.

Non.

LUCAS.

Mais c'est, incroyabe ça ! Quoi ! quand vot' femme veut vous faire !... Ah ! morgué, je n' prendrois pas ça comme vous, moi.

LE ROND.

Eh bien ! qu'est-ce que ça me fait ?

LUCAS.

Comment jarnonbille ! quèque ça vous fait ?.... Ça vous met au rang des autres ; v'là ce que ça vous fait.

LE ROND.

Oh ! je dis, l'intention n'est pas un fait

LUCAS.

Ma foi, autant vaut.

LE ROND.

Non : je compte encore sur l'honnêteté de ma femme. Au surplus, je sais ce que j'ai à faire. Mais pour toi, Lucas, comme c'est par amitié que tu m'as averti de ce que tu croyois savoir, je veux te recompenser. Tiens, bois un coup pour te préparer.

LUCAS.

Ah ! je recevrons ben le bian que vous me ferez, sans reprendre des forces. Mais quoique ça, le plaisir de trinquer avec un aussi bon maîte que vous, fait que... Permettez-vous ? (*Ils trinquent.*)

LE ROND.

Écoute, Lucas. Dans tout ménage ordinaire,

& vis-à-vis d'un mari vif & turbulent, la confidence que tu viens de me faire, mériteroit au moins.... cent coups de bâton.

LUCAS, *se reculant & remettant son verre sur la table.*

V's'êtes bian honnête ! je vous en ferons meilleur marché.

LE ROND.

Mais moi qui ne me fâche jamais....

LUCAS.

Oh ! c'est une belle chose que le sang-froid.

LE ROND.

Oui. Je tâche de le conserver le plus que je peux... Bois donc.

LUCAS.

Pardon, excuse ; c'est que j'n'avons pas soif pour le moment.

LE ROND.

A ton aise, mon enfant, & à ta santé. (*Il boit.*)

LUCAS.

Vous êtes bian bon. (*A part.*) On a ben raison de dire : c'est au fond du pot que se trouve la lie.

LE ROND, *se levant de table.*

Où est-ce que nous en étions.

LUCAS.

Ma foi, Monsieur, je l'avons oublié.

LE ROND, *prenant sa canne.*

Ah ! j'y suis. Nous en étions aux coups de bâton pour la confidence.

LUCAS.

Non, non. C'étoit passé ça. J'en étions que vous ne vous fâchez jamais.

LE ROND.

Ah ! oui : c'est vrai. Je disois donc que je prenois la chose en bien, & que je voulois t'en récompenser. Sais-tu comment ?

LUCAS.

Oh ! je dis, Monsieur, je crais que j'pouvons laisser ça comme ça. J'vous donnons c't'avis - là gratis.

LE ROND.

Non pas, mon ami; il eſt trop eſſentiel. Je veux même que le profit retombe ſur toi.

LUCAS.

Eh non! de par tous les diables; (*à part.*) V'là ce que je craignons.

LE ROND.

Tu m'as fais voir combien on riſque en ſe laiſſant prendre le cœur pour une femme. Chez moi le mal eſt fait.... il n'y a plus de remede; mais pour toi, il eſt encore temps de ſe ſauver du danger. Tu aime Claudine, & comme un aveugle tu voulois l'épouſer.... Moi je t'ouvre les yeux, & te défends de faire ce mariage-là.

LUCAS.

Ah! ventergué! en voilà eune bonne. Je ne m'attendois pas à c'te fin-là. (*Par réflexion.*) Mais vous vous fâchez donc!

LE ROND.

Non, je ne me fâche pas. C'eſt par amitié pour toi.

LUCAS, *à part.*

Me v'là pris comme un ſot. Au diable ſoit le ſtratagême & la gageure à Monſieur Dumont.

SCENE XV.

Les mêmes, CLAUDINE.

CLAUDINE.

MONSIEUR, v'là eune lettre qu'on vient d'apporter pour vous.

LE ROND.

Donne & reſte-là. J'ai à te parler. De quelle part?

CLAUDINE.

C'eſt un Domeſtique de Monſieur d'Héricourt qui vient de l'apporter.

LUCAS, *à claudine.*

Ça tourne mal.

CLAUDINE.

Comment ? est-ce qu'y ne se fâche pas ?

LUCAS.

J'avons peur qu'i ne devienne sournois à présent.

LE ROND, *lisant.*

« Mon cher, je vous donne avis que l'excès » de votre bonté vous met dans le cas d'être » trop souvent trompé. L'indignité de celui qui » en abuse en ce moment est trop forte, pour » ne pas vous faire ouvrir les yeux une fois pour » tout. Je vous envoie ci-jointe une lettre que » je viens de recevoir de Monsieur Dumont, » votre ancien ami. En la lisant, vous apprendrez » à le connoître, & à mieux placer une autre fois » votre amitié & votre confiance ».

Voilà un préambule qui ne m'annonce rien de bon. Voyons la lettre de Dumont. Oui, voici bien son écriture. *A Monsieur, Monsieur d'Héricourt...* Lisons.

« Mon cher Monsieur, rien n'empêche plus le » mariage de mon fils avec votre fille. Le projet » que j'avois eu pour celle de Monsieur le Rond, » est manqué. C'est un homme de mauvaise con- » duite, & qui avoit des projets criminels contre » l'Etat ».

CLAUDINE.

Ah ! quelle horreur !

LUCAS.

Quelle infamie !

LE ROND, *continue de lire.*

« Je l'ai dénoncé moi-même, & on va l'aller » prendre pour le conduire en prison ».

CLAUDINE.

Ah ! comme c'est Judas !

LUCAS.

Là ! voyez un peu. A qui donc se fier à présent !

LE

LE ROND, *continuant de lire.*

« Quant aux 30,000 livres qu'il avoit chez un » Banquier, j'ai eu la précaution de les retirer, » & je les garderai comme paiement d'un dédit » supposé entre nous ». (*Il jette la lettre sur la table.*) C'est trop fort; je n'en saurois lire davantage. Peut-on être trompé aussi indignement! Oh! je ne résisterai pas à ce dernier trait. (*Il va s'asseoir dans le fauteuil, près de la table.*)

CLAUDINE, *bas à Lucas.*

Ah! Lucas! ça me fait de la peine; je n'ai pas le cœur de le voir souffrir comme ça.

LUCAS.

Eh! jarnigoi, prends garde; v'là que ça s'enfourne ben. N'allons pas manquer not' coup.

LE ROND.

J'ai appris de sang-froid la perte de mon bien, l'ordre de ma détention; la crainte même de l'infidélité de mon épouse n'a pu prendre sur ma tranquillité; mais la trahison d'un ami m'est trop sensible. Mon cœur en est déchiré.

CLAUDINE.

Allons, mon cher Maître, gn'y a pas à balancer; faut vous venger de c't'homme-là.

LUCAS.

Oui, morgué, v' s'êtes trop doux. Soulagez votre bile. Allons, jarnigoi, j'vas vous aider, moi. C'est un coquin.

CLAUDINE.

Un fripon.

LUCAS.

Un malheureux. Répétez comme moi; vous n'en sauriez trop dire & trop faire contre lui. (*claudine répete alternativement les sottises avec Lucas.*)

LE ROND.

Non, mes enfans, non; l'emportement ne sert à rien. Je m'estime encore très-heureux dans mon malheur d'être prévenu à temps. Un ami de vingt ans m'a volé, m'a calomnié: je

ne le pourrois croire ſans cette lettre & ſon écriture que je reconnois. Je lui laiſſe mon bien, puiſqu'apparemment il en a beſoin. Je lui pardonne le mal qu'il a dit de moi; puiſque je ne ſaurois me venger qu'en lui en faiſant moi-même, & je ne le veux pas.... Mais je ne dois pas en faire non plus à ma fille; & ce ſeroit lui en faire que de la marier au fils d'un mal-honnête homme. (*Il ſe leve en colere.*) Voilà qui eſt dit: je retire ma parole; jamais ſon fils n'épouſera ma fille.

SCENE XVI & derniere.

Les mêmes, Madame LE ROND.

DUMONT, pere & fils.

DUMONT pere, *avec la plus grande chaleur.*

IL l'épouſera, mon ami, & c'eſt toi qui vient de prononcer l'aſſurance de leur bonheur.

LE ROND, *le repouſſant.*

Qu'eſt-ce que c'eſt, Monſieur? Que voulez-vous dire?

DUMONT pere.

Apprends tout, mon cher ami, & pardonne-nous une ruſe que Madame nous a forcés d'employer, pour te faire ſortir de ton caractere.

LE ROND.

Comment donc cela, Madame!

Madame LE ROND.

Oui, mon cher époux. L'envie de porter Meſſieurs Dumont à ſe déſiſter de notre alliance, pour réſerver votre fille au filleul du Seigneur, m'a engagée à lui propoſer un pari, dont vous voyez les conditions.... (*Elle lui donne le papier.*) Ils ont gagné de franc jeu; j'avoue ma perte, & c'eſt à notre fille d'aquitter ma gageure.

LE. ROND.

Comment! cette lettre!

DUMONT fils.

Elle eſt ſuppoſée, Monſieur : c'eſt Monſieur d'Héricourt qui l'a fabriquée conjointement avec mon pere, connoiſſant aſſez la ſenſibilité de votre cœur, pour croire qu'il ne réſiſteroit pas à cette épreuve.

LE ROND.

Mais la priſon....

DUMONT pere.

Elle n'eſt pas plus vraie que le reſte : embraſſons-nous. Va, tu ne ſeras ſerré d'autres liens que de ceux des bras de tes amis.

LE ROND, *l'embraſſant.*

Ah ! mes amis, quel doux moment pour une ame ſenſible ! Allons unir ces jeunes gens, & que des plaiſirs nous faſſent oublier des alarmes imaginaires.

CLAUDINE.

Eh ben ! not' Maître, nous pardonnez-vous à préſent ?

LE ROND.

Ah ! je vous en remercie même.

LUCAS.

Gn'y a pus de défenſe pour not' mariage ?

LE ROND.

Au contraire, je t'y exhorte & me charge de tout.

DUMONT pere.

Et moi, je n'oublie pas mes promeſſes.

LUCAS.

Oh ! morgué, ni moi non plus.

Madame LE ROND.

Ce ſeroit maintenant à moi à vous gronder, Monſieur le Rond. Vous avez appris tantôt bien tranquillement la nouvelle de mon infidélité.

LE ROND.

Ah ! ma femme, je ne l'ai pas crue ; votre honnêteté me raſſuroit.

Madame LE ROND.

Oui ; mais certain mot de *qu'eſt-ce que ça me fait*,

qui vous eſt échappé, prouvoit, du moins, de l'incertitude de votre part.

LE ROND.

Non, c'étoit le réſultat de mes réflexions. Je diſois : cela eſt, ou cela n'eſt pas ; ſi cela n'eſt pas, que m'importe la nouvelle ? Je ne m'y arrête pas.

Madame LE ROND.

Mais ſi cela eſt ?

LE ROND.

Oh ! dans ce cas, je me diſois : c'eſt l'amitié, c'eſt le cœur d'une honnête femme qu'un bon mari doit rechercher ; ſi j'ai le malheur de le perdre, que m'importe le reſte ? Elle ſe déshonore, c'eſt tant pis pour elle ; mais à moi, qu'eſt-ce que ça me fait.

LUCAS.

Entends-tu ; Claudine ? v'là comme je dirions itou !

Madame LE ROND.

C'eſt un grand fond de bonté & de raiſonnement ; mais le préjugé ?

LE ROND.

Oh ! ma femme, le préjugé, le préjugé.... Moi, j'ai pour principe que la bonté & la raiſon ne ſont jamais déplacées, & qu'en rempliſſant bien ſes devoirs, on peut être un homme bon, ſans être ce qu'on appelle vulgairement un bon homme.

AU PUBLIC.

MESSIEURS,

Lorſque l'on a parié de fâcher Chriſtophe le Rond, il eſt bien heureux que vous n'ayez pas pris parti contre lui dans la gageure, car la plus légere épreuve de votre part, lui auroit certainement paru la plus ſenſible.

FIN.